

De Lausanne à Morat, par le Chalet-à-Gobet

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 26

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

De Lausanne à Morat, par le Chalet-à-Gobet.

Par le Chalet-à-Gobet?... et pourquoi non ? Si vous jetez un coup d'œil sur la carte des chemins de fer, après avoir consulté l'horaire, vous ne tardez pas à être découragé par le grand Z qu'il faut décrire pour se rendre de Lausanne à Morat, par Fribourg, Payerne et Avenches.

Oui, laissons partir cette foule endimanchée qui s'entasse à la gare et dirigeons-nous gaiement à pied vers le haut Jorat. Le temps est superbe, le soleil descend lentement vers sa couche, et ses rayons encore ardents éclairent la belle et sombre lisière des forêts de sapins, tandis que les blés, d'un vert plus tendre, les esparcettes parfumées et les frais gazons s'émaillent de mille couleups.

Voici le Chalet-à-Gobet, dont les trois beaux bâtiments découpent leur large toiture sur le fond du décor. Comme cette grande ferme, dont les habitants des Râpes sont fiers à juste titre, est bien entretenue et comme elle semble vous dire au passage : « Un jour viendra où je serai le siège des autorités, le point de ralliement de tous ces quartiers isolés, dignes de former une commune dégagée de la haute surveillance de S. E. la Municipalité de Lausanne ! »

Mais n'oublions pas que nous allons à Morat. Continuons notre course au milieu de ce paysage romantique, de ces collines boisées, dont les contours deviennent de plus en plus vagues. Par-ci parlâ de petites auberges où nous nous rafraîchissons, tout en échangeant quelques paroles avec de braves paysans qui reviennent de leurs travaux : « Ces M-sieu vont bien su à Morat?... Ce sera rude beau?... »

Le jour baisse et nous entrons à Moudon sans avoir eu le plaisir de contempler, des hauteurs qui la dominent, cette petite ville à demi cachée par les arbres au fond d'un vallon, qu'on a appelé irrévérenceusement d'un nom de certain ustensile.

Moudon ne dort pas, malgré l'heure avancée ; ses becs de gaz, récemment installés, brillent de tout leur éclat. Les hôtels, les pintes demeurent ouverts et fourmillent de voyageurs. Des jeunes gens en liesse, des groupes d'étudiants à la recherche d'un gîte, circulent et chantent d'un quartier à l'autre.

Nous aussi nous cherchons un gîte. Mais tous les hôtels sont bondés. De refus en refus, nous finissons cependant par prendre possession d'une chambre à l'hôtel du Cerf.

Dès 3 heures du matin, Moudon s'éveille. Les gens de l'hôtel sont sur pied ; les boutiques s'ouvrent ; hommes, femmes et enfants sont en mouvement pour voir partir de la nouvelle gare le train de quatre heures. C'est tout un événement.

Des groupes nombreux, des femmes en chaîne d'oignons, nous montrent des figures rayonnantes de joie : Moudon est tête de ligne !

Notre train file, entraînant une foule énorme. Il ne reste pas une place disponible, et cependant aux diverses stations, Lucens, Marnand, Payerne, etc., des centaines de voyageurs attendent billet en mains.

— Impossible, complet !

— Comment !... On se serre, mille bombes !

— Impossible, vous dis-je ; attendez le train suivant.

— Ça ne me va pas ; rendez-moi mon argent !

Et le sifflet de la locomotive qui se met en marche continue le dialogue par un zut, pft, zut, pft, assez peu édifiant pour ceux qui restent.

A Payerne, un immense train débouche par la transversale, et croche le nôtre en queue. Bientôt quarante wagons roulent vers Morat. — Une bonne vieille femme de Faoug, qui n'avait jamais vu pareille chose, lève les bras au ciel et s'écrie : « Bon Dieu, Jésus ! ce qu'on peut pourtant voir sur ses vieux jours ! »

Morat !... l'obélisque !... Un frémissement d'impatience se fait entendre dans le train, qui déverse à flots cette foule entassée, avide d'air pur et de libre mouvement.

C'est 7 heures du matin. La petite ville aux vieilles tours, aux murs crénelés, offre un coup d'œil véritablement enchanteur. Un ciel superbe éclaire le charmant panorama du lac et des riantes collines du Vully. Le regard se promène avec délices sur cette scène et sur les milliers de drapeaux, de guirlandes et de banderolles, dont toutes les maisons se sont parées. La foule qui déborde de la gare remplit déjà toutes les places, toutes les avenues ; elle monte en ville à flots pressés. Puis, de divers côtés, apparaissent des groupes de figurants qui se rendent au lieu de réunion du cortège, et sèment dans la foule au costume civil les riches et éclatantes couleurs de leurs costumes de fête.

On circule péniblement, tant l'accumulation est énorme partout. Tout à coup, la foule rompt avec efforts ses rangs serrés pour laisser passer les petits

tambours de Bâle, qui battent le rappel, coquets et frais comme des chérubins.

On pense un instant que cette foule, qui se porte peu à peu vers l'obélisque, les estrades ou la cantine, va se distendre, s'éclaircir et nous laisser prendre nos ébats. Illusion... Les trains se succèdent et accumulent sans pitié des milliers et des milliers de curieux.

La gare, la cantine, l'avenue qui conduit à l'obélisque, sont les trois points où le mouvement s'accroît de plus en plus. Au pied de l'obélisque, et en compagnie de quelques boulets en pierre, sont accroupis de vieux canons enlevés à l'armée de Charles, qui ont l'air fort contrariés de se voir ainsi exposés aux regards moqueurs et aux quolibets de notre jeune génération. Un de ces canons, entr'autres, se trouve dans une position à la fois ridicule et fort embarrassante : Un boulet de pierre qui lui est resté dans la gueule, sans pouvoir entrer ni sortir, lui donne tout à fait l'air d'un pauvre diable qui cherche à se délivrer d'une indigestion.

L'attention se porte aussi sur une cuirasse dont on remarque les petites dimensions. Nous ne trouverions certainement pas aujourd'hui huit soldats sur dix qui puissent s'en revêtir ; aussi celles que possèdent nos arsenaux n'ont-elles pu être utilisées pour le cortège historique.

Le thorax s'est donc considérablement développé, quoiqu'en dise M. Welte. Et qu'aurait-il fait avec les Suisses d'alors ?... Hélas ! il aurait dû se contenter de leur thorax, quel qu'en fût le pourtour.

Ah ! quand nous chantons les victoires de nos ancêtres, qu'on nous représente comme des géants brisant un rocher d'un coup de massue ou repoussant l'armée bourguignonne dans le lac d'un coup d'épaule, ayons soin de cacher leurs cuirasses.

La cantine mérite d'être visitée, malgré la finance perçue à l'entrée et qui doit avoir versé dans la caisse de l'entreprise une somme considérable. Ses colonnes blanches, ornées de spirales de lierre, ses beaux stores, au levant, font un charmant effet. Tout le fond est décoré d'une vaste peinture représentant Morat et ses environs, et qui produit une illusion frappante. Cette peinture, mesurant au moins 60 pieds sur 40, cause de grands soucis aux habitants de Morat, qui désirent la conserver en souvenir de la fête. M. Wenger, doreur, doit leur avoir déclaré qu'il n'avait en magasin aucun encadrement de cette dimension.

Vers dix heures et demie, un vrai bouillonnement se produit dans la foule. Les rues de Morat offrent une animation indescriptible. Chacun s'empresse de gagner sa place pour assister au passage du cortège historique. En quelques minutes, toute la grande chaussée qui s'étend de la ville à l'obélisque se couvre de spectateurs. La plupart prennent place sur les estrades ; mais des milliers s'installent dans les vergers qui bordent la route, sur les arbres ou les échafaudages élevés à la hâte. Ces deux haies de spectateurs rangés sur un parcours de vingt à vingt-cinq minutes offrent un superbe coup d'œil.

Tout à coup, le canon tonne. Tous les regards se tournent du côté de la ville. Le cortège se met en marche. Les conversations cessent graduellement, et bientôt s'établit dans cette énorme affluence le silence le plus complet.

Un peloton de cavalerie ouvre la marche. Il est suivi du cortège officiel, autorités et députations. Quelques conseillers nationaux ont une tenue simple, trop simple même. Nous en remarquons qui sont coiffés de pochards ou de chapeaux de paille. Mais, en revanche, ils ont des collègues, mis à quatre épingles et pleins du sentiment de leur dignité. Leur démarche est lente, noble, mesurée, et leurs regards se promènent avec majesté sur les rangs de spectateurs étagés à droite et à gauche.

La tête du cortège historique apparaît, et un spectacle superbe, admirable, s'offre alors à la foule étonnée. Les costumes les plus riches, les plus brillants, les couleurs les plus diverses enchantent tous les regards. Les cuirasses, les casques, les lances, les haches d'armes, les broderies, les franges d'or et d'argent étincellent au soleil, tandis que de nombreuses bannières flottent et s'inclinent aux applaudissements qui éclatent de toutes parts. Nous voudrions pouvoir décrire dignement et plus en détail ce moment solennel et les diverses phases de cette grande fête nationale ; la chose nous est impossible ; nous en laissons le soin aux grands journaux.

Au retour du cortège, nous avons eu la chance d'assister d'assez près à la cérémonie du couronnement par de charmantes demoiselles de Morat, vêtues des costumes du temps, et pour lesquels on n'avait épargné ni la richesse ni la grâce. Ces huit ou dix jeunes filles couronnant les héros de la fête au passage, et placées sous un dais de velours rouge festonné d'argent, formaient un groupe ravissant, simulant une vraie corbeille de fleurs vers laquelle toutes les têtes étaient tournées.

Il y avait en cet endroit une accumulation de peuple inimaginable, qui ne s'entrouvrit que devant la cavalerie. Quand le cortège eut défilé, ces deux haies de spectateurs, haletants, écrasés les uns contre les autres aux bords de la route, se confondirent en une masse si compacte, qu'il était impossible de faire un pas à droite ou à gauche.

Un paysan soulevé par le flot humain, et horriblement pressuré, nous dit en poussant un gros soupir : « Monsieur, regardez voir toutes ces têtes... On voudrait courir, qu'il n'y aurait pourtant pas moyen !... »

Peu d'instants après, nous rencontrons M. Courbet, dont nous étions curieux de connaître les impressions. « Messieurs, nous dit-il, j'ai bien roulé ma bosse, j'ai vu tout ce qu'il est possible de voir en fait de fêtes, mais jamais rien de pareil ; c'est magnifique, c'est vraiment admirable ! »

A ce moment, un Anglais s'approche de notre groupe et nous montre du doigt la représentation, en petit, du disque de Morat et de l'ancien osuaire, disposés sur la place, au milieu d'un mince parterre de sable et de mousse.

— Aoh! qu'est-ce que c'est que ce pétiou mionument?

— C'est le tombeau de Charles-le-Téméraire.

— Aoh! merci bâaucoup!

Et le touriste rajusta son lorgnon et joua des coudes pour s'approcher davantage et examiner à fond cette curiosité.

L'affluence redevient considérable dans les rues; tout le monde rentre en ville pour prendre quelque rafraîchissement. Les figurants sillonnent la foule en tous sens; les chevaux caparaçonnés caracolent et regagnent leurs écuries; le soleil brûle les fronts; les brasseries sont encombrées; on ne peut se faire servir qu'avec peine.

Morat présente une animation étourdissante; de nombreux groupes se dirigent vers la gare; nous les suivons, accablés de fatigue, mais enchantés d'avoir assisté à cette fête splendide et unique dans nos annales.

L. M.

Ce n'est point au *Conteur* à donner son opinion sur les *Causeries* que nous venons d'éditer. Cependant nous croyons devoir publier la lettre suivante, en raison des excellents conseils qu'elle nous donne, et surtout des choses fort aimables qu'elle dit à l'adresse de nos collaborateurs, et dont nous nous faisons un plaisir d'être l'organe.

Mon cher Rédacteur,

Je ne puis tarder davantage à vous exprimer le plaisir que m'a causé la lecture de vos charmantes *Causeries* et vous féliciter de l'heureuse idée que vous avez eue de réunir dans de jolis petits volumes un choix des articles du *Conteur*.

Cette première série continue avec bonheur la partie humoristique du *Conservateur suisse*: on y retrouve tout à la fois la bonhomie et la finesse railleuse du doyen Bridel, soit dans les récits patois, en prose ou en vers de L. Favrat et de C. Denéréaz, soit dans les spirituelles boutades sur les domestiques, l'horloge de la cathédrale et tant d'autres encore.

Dans ce fouillis touffu et verdoyant, dans ce piquant pêle-mêle de petits articles, de jolis vers pleins de verve et d'entrain, on retrouve tout un aspect de la vie vaudoise. Les vers bien frappés du D^r Rouge et d'A. Dufour se croisent avec les chants de nos poètes populaires Oyex et M. Marguerat. Les remarques grammaticales sur le patois, par C. Denéréaz, méritent une mention particulière.

Le côté plaisant des hommes et des choses est le ton dominant de cette première série; je crois cependant, mon cher ami, qu'il ne faudrait pas trop s'appesantir sur cette note, et que dans les séries suivantes qui, j'aime à le croire, ne tarderont pas trop, après avoir pris pied sur les réalités de la vie ordinaire, vous vous élevez peu à peu dans de plus hautes régions.

La collection du *Conteur* est assez riche sous de nombreux rapports pour donner de belles moissons. Les intéressantes communications scientifiques des

professeurs Forel, Dufour, etc., les beaux vers patriotiques de Fr. Chavannes, et ce bijou poétique qui a nom *la Cigale et la fourmi*, de Ch. Wulliëmoz, et nombre d'autres morceaux encore, reproduiraient ainsi peu à peu les diverses faces de notre vie vaudoise, qui a déjà acquis de si beaux développements.

Adieu. Votre bien affectionné,

Alex. M.

Le lacéli et son bourisquo.

On lacéli que va ti lè matins menâ son lacé pè Lozena, n'a jamé couaite dè retornâ à l'hotô quand l'a servi sè pratiquès. Quand l'a prâo taboussi avoué lè cousenâirès et que l'a bu quauquies demi, decé delé, sè décidé à modâ et ma fâi l'est dza contrè la veprâo. Pliovetrâi bin dâi petits tsats que n'âodrâi pas pe foo dinsè que dinsè et quand l'arrevè à l'hotô, tràovè sa fenna, que l'est iena dè cliiâo grossès Mâideli dè pè lo Gouguichebergue qu'est pi qu'on diablo et que n'eimbrasse pas s'n'hommo à la pin-cette quand le lo revâi, mâ que l'âi dit: fié jenaban, ousque ti engo amisé et poire goumin gouchon, et moi dravaïè touchour gome in toместic, grapule que ti es, dien!... et le lâi baillè 'na motchâ, que l'autro n'ousè pas pipâ lo mot et que sè peinsè: faut tâtsi dè reveni pe vito on outro iadzo.

L'autro dzo s'étâi met su lo tâ onco mé què dè coutema et ein s'ein allein, s'n'âno que n'étâi pas pressâ non plie, fasâi dâi pas coumeint dâi revire-pi et l'allâvè tot plian, q'n'a bora arâi sédiu rondeau. Tot d'on coup noutro lacéli repeinsè à sa fenna et à la ratélâie que l'allâve reçâidré. Adon sè met à pequâ son bourisquo et à lo poncenâ avoué son bâton dè cà-dra, ein lâi deseint: « Allein, allein, dépatsein-no, tsancro dè taquenet; n'est pas tè qu'a mariâ ma tsaravouta d'allemanda! »

LE SENTIER DÉTOURNÉ

On l'appelait la tante Toinette par abréviation de son nom d'Antoinette. C'était une vieille fille qui avait dépassé la cinquantaine, mais portait encore fort gaillardement son âge. De taille moyenne, elle n'était ni trop grasse, ni trop maigre; sa figure, qui avait dû être belle, était encore agréable; sa bouche avait conservé toutes ses dents; sa peau avait depuis longtemps perdu la fraîcheur de la jeunesse, mais les rides peu profondes qui la sillonnaient par endroits semblaient avoir uniquement pour but de maintenir la symétrie avec ses cheveux grisonnants.

Les lignes du visage nettes et fermes, sans être cependant anguleuses, indiquaient une volonté tenace, réfléchie; ses yeux, abrités par des conserves, étaient pétillants de malice, mais reflétaient en même temps des sentiments de bienveillance. Elle passait parmi ses voisines pour bonne et charitable, mais on savait aussi qu'il ne faisait pas bon de provoquer ses sarcasmes et que sa langue, prompte à la riposte, faisait payer cher aux imprudents un mot, une allusion de nature à la froisser.

Elle était ce jour-là à la croisée du logement qu'elle occupait dans un des vieux hôtels qui se sont conservés au cœur du quartier Saint-Paul, à Paris. Elle était mise avec une correction parfaitement adaptée à son âge, car elle disait parfois que la propreté est la coquetterie des vieillards; ses mains